

L'impérialisme est la dernière phase du capitalisme. Pour que cette formulation ne devienne un passe-partout qui permette de juger avec désinvolture les différentes situations, il faut qu'elle nous guide dans la perception non seulement des modifications quantitatives (de grandeur des événements) mais aussi pour les changements substantiels qui se vérifient dans l'époque que nous vivons. Affirmer que si le Front Populaire a accepté le combat armé contre Franco en Espagne, cela a dépendu du degré plus avancé de la tension sociale; c'est prendre la face des événements, sa couleur, mais non comprendre la réalité de la situation. Au surplus cette affirmation ne peut se faire qu'à une condition : oublier la distinction fondamentale entre guerre civile et guerre impérialiste. Distinction qui, encore une fois, ne relève nullement de la grammaire marxiste, mais est le produit de toute une série d'événements tragiques qui charpentent toute l'évolution politique de la dernière phase du capitalisme.

*Guerre civile c'est la guerre des classes : du prolétariat contre la bourgeoisie.* Formule simple, trop simple pour ceux qui, de la complexité que revêtent les situations actuelles, prennent prétexte pour compliquer les vérités essentielles de l'action prolétarienne, les défigurer, les falsifier. Mais cette complication ils l'effectuent en enlevant l'objectif sans lequel la guerre civile est inconcevable : celui de la destruction violente de l'Etat capitaliste, la construction d'un Etat opposé : l'Etat prolétarien. Les anarchistes ont irrémédiablement compromis leur position centrale que la moindre concession à l'idée étatique signifie l'inévitable dégénérescence de la conquête des ouvriers. A Barcelone d'abord, à Madrid ensuite ils ont aiguillonné dans un Etat capitaliste, dans un Etat qu'ils ont eux-mêmes qualifié l'« Etat de toutes les classes », la révolte des ouvriers, révolte qui s'orientait et ne pouvait que s'orienter vers une opposition violente envers l'Etat qui avait accouché — avec la complicité directe du Front Populaire — l'attaque de Franco.

Les adjectifs « civil » et « impérialiste » s'incorporent donc avec les notions de classe. La moindre confusion dans ce domaine ne conduit pas seulement à l'impossibilité de comprendre les événements, mais rejette d'un coup de l'autre côté de la barricade, ainsi qu'il en fut le cas en 1914.

Dans la phase actuelle du déclin capi-

taliste, aucune guerre en dehors de la guerre civile pour la révolution communiste n'a une valeur progressive. Sur quoi basons-nous cette affirmation? Sur deux notions centrales qui sont le corollaire direct de la position centrale que nous vivons la dernière phase du capitalisme : d'abord le fait qu'il n'y a plus de classe progressive en dehors du prolétariat; ensuite le fait que le point extrême de saturation dans l'industrialisation du monde a été atteint par le capitalisme. Sans ces deux corollaires, la thèse centrale sur l'impérialisme n'a qu'une valeur de phrase, de décoration littéraire. Les événements confirment-ils ces positions générales? Au point de vue politique aucun doute n'est possible : Gandhi prêchant la campagne du sel, le Négus signant des pétitions à la Société des Nations, Tchankai-Shek et Thang-Sue-Lang s'arrêtant et se grâçant mutuellement, voici les échantillons de l'évolution industrielle des colonies et semi-colonies. Au point de vue économique, il est nécessaire de ne pas se tourvoyer pour pouvoir comprendre. Certes, des progrès économiques se réalisent dans les différents pays et dans les colonies, mais progrès par rapport à quoi? Par rapport à un état économique précédent et nullement en correspondance avec le rythme de l'évolution productive. Pour freiner celle-ci le capitalisme doit faire recours à tout : contingentement de la production, dévaluations monétaires, économies autarchiques, accords de Ottawa. Et c'est ici l'essentiel : les Indes, par exemple, connaissent actuellement une ère de tranquillité économique provisoire par rapport aux troubles de 1925 et 1930, mais cela n'a été possible que grâce à l'amputation du développement productif.

Dans la période précédente du capitalisme, il restait des marchés à conquérir parce qu'il y avait encore, pour l'impérialisme, des possibilités réelles d'apporter l'industrialisation dans des contrées d'Afrique et surtout d'Asie. Aujourd'hui encore ces régions existent mais leur industrialisation dépasse les capacités historiques du capitalisme, c'est là une tâche qui revient au prolétariat et uniquement à ce dernier. Le caractère impérialiste des guerres est donné par la nouvelle situation : il ne s'agit plus de conquérir des marchés, mais d'évincer l'attaque prolétarienne, de la briser, de la meurtrir.

En Espagne actuellement on aboutit à un

véritable puzzle si l'on essaye d'expliquer comment : Angleterre supporte que sa colonie portugaise devienne le fournisseur de Franco allié de Mussolini qui menace les positions anglaises en Méditerranée, ou comment la France ne s'oppose pas au ravitaillement des militaires espagnols par Hitler qui peut ainsi s'assurer une base d'encerclement territorial de la République. Et la constellation des forces actuelles ne permet pas le moindre doute : la France et l'Angleterre appuyées par la Russie Soviétique se trouvent aujourd'hui dans des conditions de supériorité militaire telles qu'elles ne devraient pas tarder un instant à braver l'hypothèse d'une guerre mondiale même. Si le capitalisme français et anglais sont donc forcés à ne pas se laisser guider par leur intérêt impérialiste spécifiques, c'est que les situations les mettent devant la nécessité de considérer que leur intérêt primordial est ailleurs; c'est que la dernière phase du capitalisme ne connaît qu'une seule guerre impérialiste : celle tendant au massacre du prolétariat.

D'après cette dernière thèse le capitalisme en serait-il arrivé à maîtriser les lois de son évolution? Pour répondre à cette question il faut d'abord établir quelle est la loi de l'évolution capitaliste. Est-ce celle qui régit la production et détermine l'impossibilité de concilier les éléments antagonistes que sont le capital et le travail dans un solidarisme économique et politique au sein de la société bourgeoise? L'explosif historique réside-t-il dans cet antagonisme? Marx, pour prouver l'inévitabilité de la chute du régime capitaliste n'a-t-il pas prouvé que c'est la structure même de la production — en dehors de la concurrence — qui détermine la loi de l'évolution antagoniste de la société capitaliste?

Nous n'avons pas à examiner ici l'hypothèse de la construction d'une unité harmonieuse dans le capitalisme mondial, mais tout simplement à indiquer la loi qui le régit. L'élément antagonique qui empêche toute unité consiste bien dans l'inévitabilité de la construction de classes opposées où aucun compromis n'est possible, d'où jaillira la révolution mondiale. Cet élément antagonique ne réside nullement dans l'opposition entre les Etats impérialistes d'où ne peut sortir que le massacre de la classe ouvrière.

Il ne s'agit pas de postuler l'avenir pour déterminer d'avance si, oui ou non des re-

vendications d'ordre économique ne se poseront plus à l'occasion des guerres. Il s'agit de déterminer si l'enjeu essentiel de ces guerres n'est pas la destruction du prolétariat et si, par exemple, actuellement en Espagne, les impérialismes anglais et français ne subordonnent pas l'intérêt primordial de la sauvegarde du régime capitaliste dans son ensemble aux intérêts particuliers de leur propre impérialisme. Cette attitude des deux impérialismes nous semble être un démenti catégorique à ceux qui prétendent que même dans la phase actuelle de l'impérialisme le mobile des guerres consiste dans l'intérêt antagonique des Etats capitalistes ou de leurs constellations.

Il n'est pas exclu que le capitalisme puisse en arriver à sectionner l'explosion des contradictions de sa société à des endroits particuliers : la Mandchourie, l'Ethiopie, et cela pour éviter que de l'éclosion simultanée et générale de tous les secteurs les conditions ne s'établissent pour faciliter le cours de la révolution mondiale. Mais même dans cette hypothèse nous n'assisterions pas à la construction d'une société capitaliste harmonieuse car le facteur de son bouleversement réside dans la structure de la société elle-même et dans l'inévitabilité de la construction des classes s'opposant les uns aux autres.

En Espagne, point de doute. Il n'y a pas de guerre civile puisque les ouvriers sont intégrés dans l'Etat capitaliste. Aussi puissante que puisse être leur volonté de s'en libérer, ils y sont cloués par la nécessité qu'on leur a imposée de battre les armées de Franco. Or, pour battre une armée il en faut une autre, et pour la créer il faut un Etat. De plus il n'y a aucune force politique qui appelle les ouvriers à passer à la destruction de l'Etat capitaliste dans les territoires occupés par le Front Populaire. Les anarchistes soutiennent la nécessité impérieuse de battre « d'abord Franco », les communistes de gauche affirment qu'il est possible de ne pas attaquer de front l'Etat capitaliste mais de le circonscire par la voie détournée des socialisations et des victoires militaires qui pourraient acquérir une valeur prolétarienne même si le Conseil Economique et le Comité Central des Militaires sont intégrés dans l'Etat capitaliste.

Le Pout qui est depuis six mois en veine de citations, ne fait que se comparer aux bolchéviks en 1917. Il oublie une toute petite chose, extrêmement mince : que Lé-